

## Hymne à la femme !

**Rachid Raïssi.**  
**université de Ouargla.**

Hier et aujourd'hui, la femme n'est, hélas, interpellée que pour dénoncer l'injustice, l'oppression, la ségrégation, les violences conjugales et les multiples abus dont elle fait l'objet au même titre d'ailleurs que l'enfance et une certaine population affaiblie du sexe supposé être « fort ». Il faut, bien sûr, dénoncer la mort de Sohanna, brûlée vive parmi les poubelles et désigner cet inquiétant univers d'un passé composé, de nobles fanfares, de ceux qui pleurent et de ceux qui rient. Il faut aussi refuser l'esclavage, la misogynie et la haine qui sépare l'être de son double pour éviter l'inscription définitive dans le tunnel de la parole qui ne mène nulle part afin d'éclater la bêtise du blanc des mots qui agonisent sur les lèvres de l'homme.

Mais au-delà ou en-deça de tous ces discours motivés et orientés, ne faut-il pas, pour rendre hommage à la femme, évoquer d'abord et avant tout son pouvoir magique de donner la vie par le corps, l'esprit et le corps ; pouvoir magique de donner la vie mais aussi pouvoir de se libérer par la parole à l'image de Shéhérazade, la sultane des Nuits, qui affronta la mort pour rééduquer sultan et lecteurs et ce, afin de réactualiser le mythe de l'androgynie où la femme et son double, l'homme, se retrouvent, enfin, comme à l'origine, corps et âme liés. C'est pourquoi la véritable parole serait uniquement celle qui tente de réunir au lieu de séparer ; une parole douce tendue vers l'autre comme un beignet trempé dans l'huile, comme l'affirmait N. Farès dans L'exil et le désarroi.

Pour confirmer que d'autres discours entourent joliment la femme, revenons à M. Dib, maghrébin, amoureux de la femme et écrivain de la tolérance. Pour ce faire, nous citerons une partie de notre thèse de Doctorat qui traite de cette problématique de la séparation et de la rencontre de ceux qui, à l'origine, n'étaient que corps et âmes confondus.

L'hymne à la femme est à repérer dans le sommeil d'Eve dans ce passage où l'absolu, soumis et dévoué au féminin passif et actif, se manifeste à travers la femme qui a un contrôle total sur le principe

féminin de l'homme – ce passage travaille aussi en relation avec le soufisme comme on le verra plus loin. – :

« l'absolu manifesté dans la forme de la femme est agent actif parce qu'il exerce un contrôle total sur le principe féminin de l'homme, c'est-à-dire sur son âme. Par là, l'homme devient soumis et dévoué à l'absolu tel qu'il se manifeste en une femme. L'absolu est aussi positivement réceptif car, dans la mesure où il apparaît dans la forme de la femme, il est contrôlé par lui et soumis à ses ordres. De ce fait, contempler l'absolu dans une femme, c'est en voir simultanément les deux aspects, et c'est le voir plus parfaitement que dans toutes les autres formes où il se manifeste. C'est pourquoi la femme est créatrice et non créée. Car ces deux qualités, actif et passif, appartiennent à l'essence du créateur, et toutes deux se manifestent dans la femme. »<sup>7</sup>

La femme, dans l'écriture dibienne, ne résume pas le monde, elle ne dépasse pas les montagnes, ses rêves ne font pas évaporer les soleils, elle n'est pas l'eau détournée de ses abîmes, elle n'est pas la terre qui prend racine mais elle est celle qui prend la place de la divinité et qui se confond avec elle ; l'émotion qu'elle provoque, merveilleuse et révélatrice, devient le substitut de l'expérience mystique et de la quête initiatique.

« Une icône et je vais t'adorer » dit Solh à Faïna, à la page 211 du sommeil d'Eve au moment où la femme lui apparut dans toute sa splendeur, immense et immobile à l'image d'une sainte :

« Une beauté d'une autre époque, très lointaine. Une icône. Elle rapporte au jour cette merveille de la nuit et elle en surcharge l'espace non moins que l'instant présent. Il y a immanquablement dans la souffrance du monde un défaut par où l'espoir se glisse. Faïna faite à l'image de la vierge russe, Faïna la chrétienne primitive, orthodoxe ayant foi en la parole, Faïna, avec sa grâce, ses yeux longs, pensifs, rejoint dans son passé et son origine la vierge de l'icône.

La figure telle une auréole autour du regard, elle reste là, tout apaisement et douceur. Elle infirme par son air de jeunesse la notion même d'âge. Elle est là, simplement là, elle même et l'être en elle qui ne donne guère prise au temps. »<sup>7</sup>

Mais l'hymne à Faïna ne s'arrête pas à cette comparaison avec l'icône mais arrive à une plus grande sublimation puisque Faïna ne cesse de

---

<sup>7</sup> Le sommeil d'Eve, op. cit., p. 196.

<sup>7</sup> Le sommeil d'Eve, op. cit., p. 211.

grandir, d'échapper à Solh et d'être cette pointe de la fuite du temps puisqu'elle se métamorphose, là devant lui, en Marie, mère de Jésus : « Nomme-là dans l'écriture Marie, alors qu'elle s'isolait des siens quelque part à l'est, puis tendait autour d'eux un voile, sur quoi nous lui envoyions notre esprit sous une apparence humaine sans défaut. (...) Et elle a dit, je m'en remets au miséricordieux... ».<sup>7</sup>

Ainsi, l'écriture dibienne rejoint celle des surréalistes dans le comportement lyrique de tous les poètes surréalistes qui ont « célébré la femme et, à travers elle, l'amour qui permet l'accomplissement du miracle. »<sup>7</sup> .

Mais si la femme est illuminée et illuminante aussi bien chez A.Breton, P.Eluard ou Aragon, elle est aussi celle qui sait se révolter pour devenir la femme-sorcière ou la succube, ce démon femelle qui, selon la tradition, séduit les hommes pendant leur sommeil pour les corrompre ou les nuire.

La succube – comme la sphinge, une autre figure symbolique de la femme énigmatique et fatale : le sphinx femelle ou ce monstre de la mythologie composé d'un animal couché et d'une tête humaine – qui incarne les pièges de la destinée, se rapproche d'une certaine manière de la femme-sorcière.

Ainsi, la femme, dans une conception surréaliste, oscille bel et bien entre la « femme-enfant » et la « femme-sorcière » : la première, naïve et pleine de bonnes intentions, se plie à l'amour et à celui qui l'incarne par opposition à la seconde qui déchaîne plutôt la passion et fascine les hommes pour les entraîner vers les pires catastrophes.

Cette double représentation antinomique de la femme semble être figée dans un immobilisme séculaire ; représentation qui oscille, comme on peut le constater, entre deux extrêmes où aucune possibilité n'est laissée à la nuance. La femme ne doit être que féminité attendue et souhaitée par ces consentements à figurer la vie, à représenter le printemps, les fleurs et les chants autrement dit la femme doit continuellement consentir à être « l'instrument » idéal de l'amour sublime qui permet à l'amant de vivre encore et d'écrire, grâce à l'exaltation qu'elle suscite par sa beauté et sa féminité, une suite à sa vie ou sinon elle devient le monstre qui incarne la fatalité et les pièges de la destinée.

---

<sup>7</sup> Ibid., p. 211. 212. Verset 16 p. 398, Sourate Marie.  
<sup>7</sup> LE SURREALISME, Textes et débats, op. cit., p. 139.

Et ce, par opposition à l'image de la louve dans l'écriture dibienne ou dans celle d'A. Kallas. Dans ces deux ouvrages, la louve n'est pas la femme-sorcière puisqu'elle est séduite et entraînée par le loup ou par l'homme loup dans des contrées impossibles. La louve serait ici la femme-enfant.

On se doit ici d'enchaîner avec l'amour fou parce qu'il nous semble que ces figures symboliques ne sont pas significatives en elles-mêmes mais qu'elles le sont dans leur rapport à différentes thématiques qui, selon le cas, les valorisent ou les «dévalorisent».

La louve, dans un texte romanesque à coloration religieuse, serait l'Anti-Christ et la mère de toutes les cruautés. Et ce par opposition à la louve prise au sein du thème de l'amour fou, plus positive dans la mesure où elle dit l'intensité, la force et la spécificité de l'amour en question.

Dans l'écriture dibienne, la femme est, comme partout ailleurs, le lieu par excellence des

e.....  
.....  
.....  
.....

sion de la femme :

« Au terme de cette approche de la femme à travers les œuvres surréalistes, il apparaît que les attributs les plus contradictoires, les plus incompatibles lui ont été donnés, tranquillement mêlés, très souvent par le même auteur et quelquefois au sein de la même œuvre. Chair à consommer, elle est aussi dévoreuse d'hommes. Ange et démon, fée et sorcière, elle est le salut et la perte de l'homme. Elle le guide et le perd. Elle symbolise aussi bien la pureté que le péché. Une et multiple, elle est le repos et le mouvement. Victime et bourreau, elle nourrit l'homme et le détruit.

Elle est sa protectrice et sa protégée, elle lui donne la vie et la mort. Elle est sa mère et son enfant. Ciel et terre, vice et vertu, espoir et désespoir, elle es



Toute la poésie d' Eluard « exalte l'être unique, dans un lyrisme qui engage le cosmos tout entier.»<sup>7</sup>

Ainsi, la quête de l'amour, pour les surréalistes, va progressivement se confondre avec la recherche de l'unité, le paroxysme de la passion qui fait que l'amour revêt sa dimension extrême, celle du mythe de l'androgynisme qui dit non seulement l'avènement du couple mais aussi et surtout l'union extrême et parfaite à travers l'interpénétration de l'homme et de la femme qui se retrouvent, comme à l'origine, réunis dans un même corps et dans une même âme.

Rachid Raïssi est Maître-assistant chargé de cours à l'Université de Ouargla.

---

<sup>7</sup> LE SURREALISME, Textes et débats, op. cit. , p. 139.